

Amadou Soumaï la Diallo	(UDPM)
Mahamane Santara	(UDPM)
3. Députés de la 3ème République	
Mahamane Santara	(ADEMA)
Habib Sofara	(ADEMA)

D. Liste des personnes rencontrées :

1. Coopérative des éleveurs :

MM. Amadou Amirou Cissé : Président de la Coopérative des éleveurs
 El Hadj Amadou Landouré : premier délégué à l'approvisionnement du conseil d'administration de la Coopérative des éleveurs

Hamirou Bocoum : membre
 Amadou Sidibé : membre
 Baliki Kontao : ex chef d'arrondissement en retraite au quartier de Seymane

3. Coopératives des pêcheurs :

MM. Sékou Kontao: ancien télégraphiste des P.T.T, président de la coopérative des pêcheurs
 Komoré Tientao: membre de la coopérative des pêcheurs

Autres

Abdoulaye Yattara, commerçant membre de l'association pour le développement de l'islam à Djenné
 Sidi Konaté: commandant de cercle Djenné
 Hassèye Maï ga: chef de village Djenné
 Touré: représentant des descendants des familles marocaines
 Korobara: Imam de la grande mosquée de Djenné
 Baara Touré: Directeur de l'école franco-arabe de Djenné
 Mousa Diaby: chef de la Mission Culturelle de Djenné

ADMINISTRATEURS COLONIAUX ET ADMINISTRATEURS MALIENS DE DJENNE

A. Les administrateurs coloniaux

La liste des administrateurs coloniaux de Djenné est une liste incomplète au niveau des bureaux du cercle. Quant à la période, elle se situe du début de la colonisation jusqu'en 1920. Concernant cette période, non seulement il manque des noms d'administrateurs sur la liste, mais également la durée de l'exercice des fonctions est imprécise. Nous donnons ici la liste telle qu'elle nous a été communiquée par le commandant de cercle de Djenné, monsieur Sidi Konaté. Il convient de préciser cependant que nous avons placé à la tête de cette liste, le nom de Monteil qui d'après nos lectures a été administrateur de la ville de 1900 à 1903.

• Ch.Monteil	1900-1903
• William Ponty	1909-1915
• Thomas	1915-1919
• Casanouve	1919-1920
• Gabes	1920-1922
• Abadi	1922-1922
• Clan	1922-1923
• George Aval	1932- 1932
• Melore	1932-1938
• Caragadelle	1938-1939
• Goindace	1939-1940
• Robo	1940-1944
• Soniey	1944-1946
• Félix	1946-1951
• Castelle	1951-1958

B. Les administrateurs maliens

Mamadou Fadiala Keita	1958-1959
Amadou Niamassoumou	1960-1962
Alpha Bani Sow	1962-1963
Lassana Sacko	1965-1969
Lieutenant Pathé Amadou Diallo	1969-1970
Lieutenant Kalifa Goï ta	1970-1972
Lieutenant Mohamed Aly	1972-1975
Capitaine Daba Coulibaly	1975-1976
Boubacar Sankaré	1976-1978
Djibril Diallo	1978-1979
Bassy Kané	1979-1980
Abou Sow	1980-1981
Siaka Cissé	1981-1981
Cheick Fanta Mady Diabaté	1981-1985
Ibrahima Guiré	1985-1988
Djibril Keita	1990-1992
Sidi Konaté	1992-----

C.Liste des députés de Djenné après l'Indépendance

1. *Député de la 1ère République*
Bakari Bâ (US-RDA)
2. *Députés de la 2ème République*
Ousmane Baourma Cissé (UDPM)

9. EJA Hearts Brockhuis, A Romein, GJ Tempelman O verkoren "Insvestigation socio-économique de la ville de Djenné et ses environs" section géographique humaine des pays en voie de développement. Institut de géographie, Université d'Utrecht (Pays-Bas), Institut des sciences humaines du Mali 1984, rapport n° 6 Etudes approfondies du milieu urbain.

10. A.A. de Jong, E.J.A. Hearts brockhuis "Investigation socio-économique de la ville de Djenné et ses environs" section de géographie humaine des pays en voie de développement. Institut de géographie, Université d'Utrecht (Pays-Bas), Institut des sciences humaines du Mali Bamako 1985 rapport n° 7 Etudes des approfondies du milieu rural.

11. Pierre Jaas, Geert Mommersteeg "Djenné, chef d'oeuvre architectural" Institut des sciences humaines Bamako, Musée National Bamako, Université de Technologies Eindhoven, Institut Royal des Tropiques Amsterdam 1990.

Conclusion

La ville de Djenné comme celles de San et Mopti, est un centre commercial. Mais Djenné diffère de ces deux autres par sa position excentrique par rapport à l'axe routier, par le fait qu'elle a eu à jouer dans l'histoire du Soudan Occidental, un rôle plus important, qu'elle a subi une occupation étrangère: celle des marocains. Plus que les deux autres villes, Djenné est aussi marquée par les traces de cette occupation : l'architecture, la forte emprunte de l'islam. Djenné diffère encore de San et de Mopti par le fait qu'elle n'est pas encore érigée en commune.

A la différence de ces deux centres urbaines, elle dispose de ressources nettement plus maigres. Enfin, par rapport aux deux villes, Djenné est moins touchée par la modernité, elle est même encore à la recherche d'une voie, c'est l'exemple type d'une ville traditionnelle.

Ceci expliquant certainement cela, en conséquence les chefs traditionnels y sont présents et plus pesants dans la vie politique. Force est de reconnaître cependant que le rôle que jouent ces chefs traditionnels est un rôle discret, un rôle qui a valeur d'exemple, un rôle qui est une source d'inspiration.

ANNEXES

I. Population Ville de Djenné

1994/95)	Nbre.de Familles :	790	(d'après le Recensement Administratif
	Nbre. de Menages:	1797	(menages urbains de l' Arr.Centr. d'après le

II. Bibliographie

Bibliographie :

1. R.M.A Bedeaux et JD Van der H Waals "Djenné, une ville millénaire au Mali "Rijksmuseum Voor Volkenkunde Leiden-Martial. Leiden-Grand 1994.
2. Bernard Gardi, Pierre Mass, Geert Mommesteeg "Djenné il ya cent ans". Institut Royal des Tropiques, Amsterdam, Musée National du Mali, Bamako 1990.
3. Gérard Brasseur "Les établissements humains au Mali" IFAN, Dakar 1968.
4. Ministère des sports, des arts et de la culture. Direction Nationale de la culture "Djenné". Le Patrimoine culturel, revue semestrielle N° 02 Bamako 1989.
5. Charles Monteil "Une Cité Soudanaise, Djenné, métropole du Delta Central du Niger. Editions anthropos, 2 édition Paris 1971.
6. E.J.A harts Brockhuis, G.J. Tempelman, O Verksren "Investigation socio-économique de la ville de Djenné et ses environs" section de géographie humaine des pays en voie de développement. Institut géographique Université d'Utrecht (Pays-Bas) rapport n° 1, 1980 Données de base.
7. A.A Van der Pol, de Jong O. Verkoren GJ Tempelman "Investigation socio-économique de la ville de Djenné et ses environs "Section de géographie humaine des pays en voie de développement. Institut géographique Université d'Utrecht (Pays-Bas), 1981 rapport n°2 : l'évolution urbaine au Mali 1926-1976, quelques aspects quantitatifs.
- 8.T.J. Kliet, E.G Kropmans, G.J Tempelman, O. Verkoren "Investigation socio-économique de la ville de Djenné et ses environs "Section de géographie humaine des pays en voie de développement. Institut de géographie, Université d'Utrecht (Pays-Bas) 1982 rapport n°3 : aspects institutionnels de la planification rurale au Mali, le cas du cercle de Djenné.

VIII. PROPOSITION DE PLAN DE DEVELOPPEMENT

En répondant à la question "quelles doivent être selon vous par ordre d'importance, les priorités des futures communes rurales dans le cadre d'un plan de développement à court terme" ? des personnes bien informées ont mis en avant, la nécessité d'avoir le minimum de ressources pour ces futures communes rurales.

Pour qu'il y ait un plan de développement, il faut qu'il y ait d'abord des ressources, s'est pressé de répondre Monsieur Baliki Kantao, cet ancien Chef d'Arrondissement.

Cependant, à partir de ce que les uns et les autres ont proposé, on peut affirmer que les priorités des communes rurales de la région de Djenné, s'inscrivent par ordre d'importance dans les domaines suivants : doter la commune de ressources substantielles et sûres, l'éducation, la santé, la protection de l'environnement.

En ce qui concerne les ressources communales, la nécessité d'avoir des budgets communaux substantiels et sûrs, a été soulignée comme la priorité des priorités, ce qui reconnaît-on, passe par l'accroissement des revenus des populations : agriculteurs, éleveurs, pêcheurs, artisans etc. Pour ce faire, le premier plan de développement doit :

- sécuriser les revenus par des travaux d'aménagements
- équiper les producteurs agricoles, les éleveurs, les pêcheurs etc.
- l'alphabétisation à grande échelle,
- l'augmentation du taux de scolarisation par la construction de classes ;
- la formation des jeunes producteurs analphabètes aux techniques d'agriculture, d'élevage et de pêche.

À propos de la santé, le plan de développement doit s'articuler autour des points suivants :

- la sensibilisation sur les graves dangers de l'utilisation des eaux stagnantes et boueuses par des équipes spécialisées;
- en conséquence, la mise en place d'une véritable politique d'hydraulique villageoise;
- l'intensification de la vaccination contre les maladies courantes de la région comme le choléra, la méningite etc..;
- la multiplication d'infrastructures sanitaires, comme les centres communautaires de Santé.

Dans le domaine de l'environnement, le plan de développement doit viser à faire une prise de conscience du grave phénomène de la dégradation constante de l'environnement en vue d'une modification du comportement des mêmes populations.

Cette sensibilisation sera menée autour de certains thèmes comme les effets néfastes de l'exploitation abusive et incontrôlée :

- des terres
- des eaux
- des pâturages
- du couvert végétal

- celui de l'état civil où la formation mettrait les conseillers à l'abri de toute falsification, tout mot mal écrit, peut entraîner un emprisonnement selon la loi ;

- celui de la comptabilité où le minimum de connaissance est indispensable même pour un comptable honnête, dans la gestion des maigres fonds ;

- cette formation peut avoir lieu dans les chef lieux d'Arrondissements.

- Le volet domanial de la décentralisation est une véritable poudrière dans la région. Il pourrait si on n'y prenait garde, éveiller dans le Poudori, les vieux démons que sont les conflits fonciers. Pour éviter de rallumer ce feu, il est indispensable de gérer ce volet avec le maximum de précaution possible. Pour ce faire l'Administration doit tant que faire ce peut, se mettre à l'écart. Elle doit exclusivement responsabiliser les chefs traditionnels. La réussite de cette politique passe nécessairement par la reconnaissance et la sauvegarde des domaines privés, lesquels doivent également être immatriculés.

Différentes formes de dédommagements doivent également être envisagées, lorsque l'expropriation s'impose.

- La mise en place d'un conseil des sages (composé également de chefs traditionnels connaissant parfaitement le terrain), est souhaitable. Ce conseil aura pour mission :
 - d'aider les populations à résoudre leurs problèmes ;
 - de prêter main forte à l'Administration dans ses différentes tâches ;
 - de régler à l'amiable les conflits ;
 - de contrôler la gestion municipale.

Comme à San et à Mopti, les structures traditionnelles et socioprofessionnelles sont plutôt sceptiques vis à vis de la décentralisation.

A la question si on avait demandé leur avis avant toute prise de décision, les uns et les autres répondent qu'ils n'ont pas été consultés en tant qu'individus ou associations, mais plutôt en assemblée générale de quartier; que ce n'était pas pour demander leur avis, mais pour porter à leur connaissance une décision déjà prise. Chefs traditionnels et représentants de groupements ajoutent également que si on les avait écoutés à temps, on se serait encore donné un peu plus de temps pour faire comprendre aux populations ce qu'est la décentralisation.

A la question, maintenant que le dé est jeté, que faut-il en attendre? les réponses sont aussi variées que désordonnées. Nous les avons résumées comme suit. Il n'y aura que des difficultés dues au fait que les gens ignorent tout sur la décentralisation, difficultés liées aussi à l'analphabétisme qui est le triste lot de la plupart des personnes concernées par la décentralisation. On veut nous déposséder des terres que nous avons héritées de nos parents, au profit d'autres personnes. Cela va forcément créer la haine et la division au sein de la population. On veut faire la décentralisation non pas pour nos intérêts, mais pour permettre le désengagement de l'Etat. La décentralisation est une imposition. C'est une idée venue d'ailleurs comme le socialisme.

Le problème le plus sérieux qui attend les nouvelles communes selon monsieur Baliki Kontao ex-chef d'arrondissement à la retraite, est l'insuffisance de ressources. C'est cette même raison qui explique pourquoi la ville de Djenné n'a pas voulu accéder au statut de commune. Dans les années 1960, le Pondori fournissait 50% des poissons pêchés dans la région. Aujourd'hui sa quantité de poisson pêché a diminué de 60% ajoute-t-il.

A propos de l'analphabétisme qui frappe la plupart des futurs acteurs de la décentralisation, monsieur Kontao qui est un vieil administrateur, voit autrement le problème. Pour lui, pour être conseiller municipal, l'analphabétisme n'est pas un handicap. On peut gouverner en parlant seulement bambanan. L'exemple de la colonisation est assez édifiant poursuit-il. Il y avait alors de nombreux chefs de cantons illettrés; même après l'indépendance sous la 1^{ère} République, certains de ces chefs de cantons illettrés avaient été nommés chefs d'arrondissement. Un conseiller municipal illettré mais honnête est plus utile qu'un conseiller municipal intellectuel mais véreux. Mon père a été chef de Canton, son père qui n'était pas lettré l'a été pendant 44 ans.

Une commune rurale peut bien marcher avec des conseillers illettrés, l'essentiel est que ces derniers soient avec des gens instruits et honnêtes.

VIII Aperçu sur la Gestion de la Commune

IX Conclusions et Recommandations

- En vue d'une plus grande mobilisation de la population et d'une diffusion plus large des décisions politiques, il convient d'impliquer les familles des anciens chefs de canton dans les activités politiques, ces familles étant souvent très écoutées.
- Pour faire passer facilement les messages de l'administration, les décisions politiques d'intérêt général (comme l'impérieuse nécessité aujourd'hui d'ériger Djenné en commune), pour aider l'Administration à résoudre des problèmes cruciaux au niveau des populations, il est nécessaire de tenir compte de la place des chefs religieux dans la cité, afin de les impliquer de façon privilégiée si besoin.
- Afin d'éviter à la décentralisation des faux pas, il est indispensable de prendre certaines mesures préliminaires dont la formation des futurs conseillers. Cette formation doit intervenir aussitôt après les élections municipales. Elle doit s'effectuer dans certains domaines prioritaires comme :

- celui du recensement où les erreurs sont déjà courantes et dans la mesure où la non bonne tenue du cahier de recensement discrédite l'administration et rend peu crédible tout ce qu'elle fait ;

Nous sommes consultés par les politiciens reconnaissent-ils, mais c'est surtout pour nous demander des bénédictions pour la réussite de ce qu'ils veulent entreprendre, mais pas plus. La politique que nous faisons ajoutent-ils, est celle qui consiste à veiller sur notre cité. Nous veillons sur Djenné en exigeant le respect des principes religieux, en exigeant le respect de nos valeurs culturelles.

Notre politique, c'est de faire aussi des bénédictions pour le bonheur des habitants de Djenné et cela nous le faisons à l'occasion de chaque fête religieuse musulmane. Nous prions chaque fois également pour conjurer les dangers qui menacent la ville. C'est ainsi que nous avons organisé des prières collectives afin que Dieu protège la ville de Djenné lorsque les épidémies de choléra et de méningite frappaient tour à tour à nos portes.

En dépit de ces déclarations, force est de reconnaître cependant que les marabouts sont loin d'être absents dans la vie politique de Djenné. Ils influencent directement ou indirectement la vie politique de la cité, qu'ils le reconnaissent ou non cela, parce que:

- rien ne se fait sans leur avis; comme nous l'avons déjà indiqué ;
- chaque politicien, qu'il s'agisse du simple militant ou du responsable d'un parti politique a en fait son marabout a qui il se réfère pour tout ce qu'il fait, et dont l'avis est prépondérant;
- aucun parti politique ne peut réussir dans la cité sans la caution des marabouts.

2. Les politiciens influents de Djenné :

La vie politique de Djenné est ostensiblement dominée aujourd'hui par quatre personnes qui sont : Sory Ibrahima Sylla, Mahamane Santara, Sékou Touré et Bagourou Noumanzana. L'examen de l'origine familiale et socio-professionnelle de ceux-ci, montre que les chefs traditionnels dont les marabouts, influencent certes la vie politique de Djenné, mais que ces derniers ne donnent pas leur caution à n'importe qui, mais seulement à ceux qui ont une certaine assise sociale. Monsieur Boua Touré, Directeur de l'Ecole Franco-Arabe de Djenné, explique d'ailleurs le nombre réduit de partis politiques dans la cité par ce fait : ADEMA, US-RDA, MIRIA, BDIA, et PSP.

L'identification des quatre personnes susnommées, semble confirmer cette analyse. Monsieur Sory Ibrahima Sylla est un Général d'Armée, un ancien Gouverneur de région, un ancien Ministre de l'Administration Territoriale. Il a exercé toutes ces fonctions sous la 2^e République. Il est aujourd'hui un militant de l'ADEMA.

Monsieur Mahamane Santara appartient à une famille très aisée, une famille qui a su garder d'excellents liens avec la population. Il s'est beaucoup investi pour Djenné. Monsieur Santara fut Secrétaire Général de la section UDPM. Il est aujourd'hui à la fois Secrétaire Général de la section ADEMA de Djenné et candidat aux prochaines élections législatives.

Monsieur Sékou Touré, ancien Secrétaire Général de la section UDPM, est le fils d'un ancien Docteur vétérinaire très connu. Il doit sa popularité aux liens cultivés par sa famille. Il est aujourd'hui le Secrétaire Général de l'US-RDA.

Monsieur Bagourou Noumanzana est natif de Sofara à quelques kilomètres de Djenné. C'est l'ancien Directeur de l'Opération Arachide et Cultures Vivrières (OACV). Selon le Directeur de l'Ecole Franco-Arabe Monsieur, Noumanzana doit sa popularité aux investissements qu'il a faits pour Djenné et ses habitants. Lorsqu'il était Directeur de l'OACV selon la même source, il avait embauché de nombreux ressortissants de Djenné. Monsieur Noumanzana est militant de l'US-RDA. Monsieur Noumanzana est l'oncle de Mahamane Santara.

C'est grâce à son effort personnel que ce parti avait occupé la 2^e deuxième place à Djenné lors des élections de 1992 après l'ADEMA PASJ.

C. Structures traditionnelles et décentralisation

L'imam de la grande mosquée, l'imam Korobara, bénéficie d'un grand respect. Il n'est pas cependant le guide religieux, le chef spirituel. Il est d'ailleurs loin d'être parmi les plus âgés. Il a été autorisé par les marabouts, à prendre la relève de son père dans la fonction d'imamat.

5. Les associations musulmanes :

Djenné compte deux principales associations musulmanes: la section de l'Association Malienne pour l'Unité et le Progrès de l'Islam (A.M.U.P.I.) et l' Association pour le Développement de l'Islam à Djenné (A.D.I.D.).

La première, l'AMUPI est représentée partout dans le pays. Il a été reproché aux représentants de cette association à Djenné, de s'être transformés en guides touristiques qui interceptaient les touristes pour les guider sur la mosquée et autres sanctuaires religieux. L'argent ainsi obtenu était empoché dit-on, sans que ni l'imam, ni les muezzins, ni la mosquée n'en bénéficient. C'est en réaction à ce comportement semble-t-il, que l'ADID a vu le jour. L'ADID dit on, est à l'origine de la plaque l'interdisant l'accès de la mosquée aux non musulmans, décision prise à la suite d'un comportement obscène de deux touristes (ils se sont embrassés) à l'intérieur de la mosquée.

Le président de l'ADID est El Hadj Marafa Touré. Monsieur Abdoulaye Yattara membre de l'association, reconnaît que celle-ci regroupe des militants de tous les partis politiques de Djenné, mais qu'elle ne fait pas de politique, se souciant plutôt de la prise en charge des dépenses de la grande mosquée.

6. Les coopératives de pêcheurs et des éleveurs :

La Coopérative des Eleveurs est organisée à l'image de celle des pêcheurs dont le bureau est dirigé par un président et comprend douze membres venant de Djenné et d'ailleurs. Cependant, à la différence de la Coopérative des Pêcheurs, celle des éleveurs qui date de 1962, est coiffée par un Conseil d'Administration.

L'objectif principal des deux coopératives est la défense des intérêts matériels et moraux de leurs membres. Elles sont toutes deux confrontées à des problèmes qui ont pour noms: manque d'eau, de pâturage et de marchés, manque de matériels, faiblesse notoire des revenus.

B. Structures traditionnelles et vie politique locale

2. Chefs traditionnels et marabouts influencent-ils la vie politique de Djenné?

Feu Ousmane Kantao, ex-chef de canton de Djenné pouvait selon son fils Sekou Kantao, mobiliser tous les bozo de la région de Djenné en une matinée. Il pouvait réquisitionner qui il voulait et l'envoyer où il voulait. Après la pêche, chaque pêcheur lui apportait sa part. A présent ajoute son fils, notre famille est très respectée par tout le groupe bozo dont elle est encore très écoutée. Malgré l'emprise que la famille garde sur le groupe bozo, poursuit le fils du chef de canton, notre famille qui a été dépossédée de tout pouvoir après l'indépendance, n'a jamais été consultée pour une décision politique quelconque, y compris la décentralisation.

Pour sa part, le chef de village dit qu'il n'appartient à aucun parti politique, qu'il joue un rôle d'intermédiaire entre la population et l'administration. Il reconnaît cependant qu'il a été consulté pour la Décentralisation, non pas de façon individuelle, mais au sein d'un groupe composé de notables et de chefs de quartier. Ce n'était pas pour demander notre avis selon lui, mais pour porter à notre connaissance ce qu'on avait décidé ailleurs.

Quant au chef des descendants des familles marocaines, il dit qu'il vit en dehors de toutes activités politiques, qu'il n'est que le détenteur des traditions marocaines, le gardien de tout ce que les marocains ont laissé sur place.

De leur côté, les marabouts qualifient d'apolitique tout ce qu'il font. La politique n'entre pas dans nos préoccupations disent-ils. Notre souci est seulement de poser l'acte religieux là où il le faut.

VII. Les Structures Traditionnelles peuvent-elles influencer la décentralisation

A. Structures traditionnelles et groupements à caractère religieux ou professionnel

Les structures traditionnelles et les regroupements ayant dominé ou qui continue de dominer la société de Djenné sont multiples.

1. L'ancienne chefferie de Canton :

L'exemple de Monsieur Ousmane Kantao, chef de canton de 1894 à 1944 (soit un an après la prise de Djenné) et chef des bozo du pays de Djenné, est encore cité par la population de la ville. Il fut nommé chef des groupements indépendants du Niger en 1894 et décoré chevalier de la Légion d'honneur à Ségou en 1929 par le Gouverneur Général des Colonies. A l'époque selon son fils Sékou Kantao fonctionnaire à la retraite, il n'existait pas de moyens de locomotion, les pirogues assuraient tous les transports.

2. Le chef de village et les chefs de quartiers :

Monsieur Maï ga Hasseye est l'actuel chef de village de Djenné. La fonction de chef de village qu'il assume est une fonction héréditaire au sein de la première famille ayant eu à l'assumer. A Djenné comme à Mopti, les bozo sont les fondateurs de la ville. Comme à Mopti également, après la création de la ville, les bozo ont refusé d'assumer la fonction de chef de village qu'ils jugeaient incompatible avec leurs activités quotidiennes de pêches.

Quant aux chefs de quartiers ils sont nommés par l'administration sur proposition des populations et au sein des familles les plus anciennes du quartier.

3 Les chefs des descendants des familles marocaines :

Après l'invasion de l'empire Songhay au 16^{ème} siècle par les marocains, ces derniers avaient occupé la ville de Djenné. Ils s'étaient installés dans un quartier où ils avaient construit un palais pour leur représentant. C'est à l'intérieur de ce palais que le représentant marocain avait creusé un puits pour sa dernière épouse, puits connu sous le nom de Nana Wangara. Ce puits est l'un des lieux touristiques les plus importants de la ville. La chefferie de ce quartier est détenue par le plus ancien d'une famille Touré.

4. Le grand Iman et les chefs religieux

Les chefs religieux (marabouts et dignitaires musulmans) constituent incontestablement les chefs les plus importants de Djenné. On peut affirmer sans risque de se tromper, que ce sont eux qui rythment la vie de Djenné. Rien ne peut se faire dans la ville sans leur avis, sans leur consentement. Qui que tu sois dit-on à Djenné, si les marabouts ne veulent pas de ta présence, tu plieras tes bagages en plein jour ou en pleine nuit pour t'en aller. Selon un vieux marabout connu sous le nom de Biya Biya, un véritable érudit, de nombreux fonctionnaires ou administrateurs qui ne s'entendaient pas avec les populations, ont plié bagages pour quitter Djenné sans jamais y retrouver, sans même qu'ils soient affectés ailleurs.

A Djenné les marabouts et chefs musulmans se fréquentent, participent ensemble aux différentes cérémonies: mariages, décès, baptêmes etc....Mais ils ne sont pas pour autant organisés en groupes ou en associations.

L'agriculture, en particulier la riziculture et la culture du mil, est une activité primordiale. Elle est pratiquée de Juin à Septembre. C'est une agriculture confrontée à des conditions naturelles incertaines, ce qui implique la menace constante d'une récolte totalement ou partiellement perdue, surtout à cause du manque de pluie ou de l'abaissement de la nappe phréatique. En conséquence, la fluctuation des revenus et la pauvreté sont le lot de ces paysans. Ces derniers ne peuvent subsister uniquement avec le revenu tiré de l'agriculture.

Cette situation explique pourquoi le travail agricole est souvent combiné avec le petit artisanat et pendant la saison morte ou avec des activités dans le bâtiment, le commerce et les transports.

S'agissant de l'élevage en fin Novembre lorsque le niveau des eaux baisse suffisamment, des éleveurs peuls semi-nomades arrivent à Djenné. Ce n'est qu'au début de la saison des pluies que les éleveurs quittent les bourgoutières pour rejoindre avec leurs troupeaux, des pâturages situés plus au Nord.

Quant à la pêche et au commerce de poisson, ils sont pratiqués par les bozo entre Janvier et Mai. En dehors de cette période, les bozo de Djenné sont plutôt des ouvriers saisonniers (tisserands, briquetiers ou maçons).

A Djenné, la division du travail par sexe est une caractéristique du secteur primaire également. Dans l'agriculture, les femmes sont responsables des jardins maraîchers où elles font poivrons, tomates, salades et oignons. Dans l'élevage la garde des troupeaux revient aux hommes, tandis que les femmes vendent à des clients fidèles, le lait qu'elles préparent. Ailleurs le poisson pêché par les hommes est séché et fumé par les femmes des pêcheurs qui les vendent aussi.

3. Des fonctions religieuses qui ne génèrent pas d'emplois

Les fonctions religieuses font partie des principales fonctions de Djenné. Elles sont mêmes prépondérantes. L'imposante mosquée de la ville, les nombreuses écoles coraniques et les activités et les activités des marabouts, sont le témoignage de ces fonctions religieuses qui ont valu à Djenné le nom de ville sainte. Malheureusement, ces religieuses ne génèrent pas d'emplois mais abordent néanmoins beaucoup de jeunes gens.

En somme, pour ce qui concerne ces activités pratiquées par la population de Djenné, force est de reconnaître qu'elles n'ont pas entraîné jusqu'ici des transformations modernes dans la ville qui n'a ni industrie ni services modernes ou développés.

4. Une ville devenue en conséquence, une zone de migration

Le manque d'activités florissantes, l'absence d'emplois générés et la précarité des revenus liées à des conditions naturelles incertaines ont fait de Djenné et de son arrière pays une zone de migration, d'expulsion. Cette migration est tournée à l'intérieure du pays vers les villes de Mopti, Ségou, et Bamako. A l'extérieure, elle est orientée vers des villes ivoiriennes de Bouaké et d'Abidjan.

Entre les recensements de 1976 et de 1987, cette population est passée que de 10 275 à 11 785 habitants. Le taux moyen de croissance démographique de la ville n'atteignait plus que 1,3 %, un taux moins élevé que celui de la population malienne dans son ensemble (1,7 %). La lenteur de la croissance de cette population se remarque encore mieux en comparaison avec celle d'autres villes maliennes. La croissance de la population de Djenné se situe donc nettement au dessous de la moyenne nationale qui sont d'environ 5 % (celle de Bamako est estimée à 10 %).

B. Les activités pratiquées par la population de Djenné

1. Le commerce

a) Une ville qui ne s'est jamais remise du déclin du commerce transsaharien

Tout comme les anciennes villes de Oualata, Dia, Tombouctou, Djenné a longtemps fait partie du réseau des villes africaines qui jouaient un grand rôle dans le florissant commerce transsaharien. Des produits venus des bords de la Méditerranée y étaient échangés contre ceux du Sahel, du Soudan: or, kola, bois, ivoire et esclaves. Certains de ces produits étaient embarqués sur des pirogues à destination de Tombouctou ou de Gao. De ces villes, Djenné recevait des produits comme les tissus de laine, le tapis, les bijoux, le cuir, le sel et les dattes qu' elle expédiait vers le Sud. Avec l'arrivée des européens sur les côtes de l' Afrique Occidentale, ces échanges commerciaux changèrent radicalement. Les centres du commerce transsaharien comme Djenné, virent leurs fonctions dépérir et périliter. Lorsqu'en 1905, s'ouvrit la voie ferrée Dakar- Bamako-Koulikoro, cette évolution fut accélérée. L'avènement des transports routiers survenu plus tard, mit une fois de plus de côté la ville de Djenné, comme les autres anciens centres commerciaux.

En fait, Djenné n'a pas encore surmonté la perte de ces fonctions commerciales. En tant que centre de commerce, Djenné s'est vue dépassée par des villes mieux situées comme Mopti, Ségou, San.

b) Des activités commerciales et artisanales non encore florissantes

Le commerce fait partie des activités principales de Djenné. Malheureusement ce commerce se caractérise dans l'ensemble par sa petite échelle, sa marginalité. Ceux qui animent ce commerce n'ont que des petits chiffres d'affaires, des stocks modestes, des revenus incertains.

Ces activités commerciales battent leur plein le Lundi, jour de marché hebdomadaire où environ 2000 marchands affluent dans la ville. Celle-ci est alors approvisionnée de produits que ne livrent ni la ville, ni la région.

S'agissant de l'artisanat, Djenné abrite un certain nombre de petites entreprises artisanales: des orfèvres, des joailliers travaillent l'argent; des cordonniers, des savetiers fabriquent des souliers, des sandales; des menuisiers et charpentiers travaillent également dans la villes. On y trouve également de nombreux maçons, de réparateurs de bicyclettes, de montres et de radios. Force est de connaître que le nombre de ces entreprises est modeste et que le nombre d'emplois générés est décevant. Cette situation est aussi en grande partie due au faible pouvoir d'achat de la population, ce qui réduit la demande. Malheureusement, le tourisme étranger n'y a pas changé grande chose.

Enfin, la division du travail en fonction du sexe est une caractéristique de l'activité artisanale à Djenné: les hommes sont tailleurs, tisserands, cordonniers, savetiers, maçons, briquetiers, forgerons et réparateurs; quant aux femmes elles sont fileuses de laine, de coton; elles fabriquent des bracelets, font de la poterie, de la vannerie, préparent des savons locaux.

2) Des activités primaires aux revenus aléatoires et assujetties au rythme des saisons.

Le secteur primaire (agriculture, l'élevage et la pêche) fait travailler l'essentiel de la population de Djenné.

C'est une place rectangulaire où sont situés presque tous les bâtiments publics les plus importants. Ces bâtiments sont de trois sortes :

- au nord nous avons un ensemble de bâtiments considérés comme l'héritage de la colonisation française. Ce sont des bâtiments qui occupait l'administration coloniale. Quelques uns de ces bâtiments sont encore utilisés pour les fonctions publiques : gendarmerie, prison, maison de l'Adjoint au Commandant de cercle
- on y trouve aussi des bâtiments comme le bureau des postes construits avec des techniques européennes et des matériaux comme le béton et la tôle ondulée dont la façade a été reconstruite en style Djennke
- et enfin un groupe de bâtiments construits en argile et dont les façades sont richement découpées comme la maison des hôtes.

c) Le centre commercial

Il est situé à l'est du grand marché. Il comprend l'ancien et le nouveau marché quotidien et des bâtiments commerciaux avec des habitations au premier étage. Les bâtiments commerciaux sont insérés dans une structure urbaine composée d'un grand espace- rue, "la rue commerçante" et d'un certain nombre de petites ruelles perpendiculaires à cette rue.

2) Les bureaux et bâtiments utilitaires

Deux de ces ensembles sont à Djenné et un autre sur butte à l'est de l'actuelle ville.

Au nord-ouest du quartier de Kanafa se dresse un ensemble de bâtiments publics. Ces bâtiments se distinguent par leur emplacement libre dans l'espace environnant et par leurs matériaux de construction : béton, verre, acier. Le château d'eau construit en 1980 domine cet ensemble.

Un autre groupe de bâtiments dont certains datent de l'époque coloniale, fait office d'Hôpital régional. Non loin, c'est le service vétérinaire.

Au sud-est avant le pont d'entrée de la ville se situe le dernier groupe de bâtiments. Il s'agit des bâtiments du bureau du cercle de l'école franco-arabe du terrain des sports, du service des impôts, de celui des eaux et forêts.

C. Son architecture fascinante

L'attrait qui exerce la ville de Djenné sur tant d'administrateurs est dû à son architecture qui sont une architecture exceptionnelle, une architecture de qualité, une architecture universellement connue et admirée.

La mosquée de Djenné est le symbole de cette architecture. En fait, Djenné a connu trois mosquées : la 1 ère correspond au palais du roi Komboro (13 è-19 è siècle) ; la 2 ème fut construite par Sékou Ahmadou sur l'emplacement du groupe scolaire actuel et inaugurée le 27 septembre 1834 ; la 3 ème commencée le 15 octobre 1906 et achevée le 1 er octobre 1907 est la mosquée actuelle. Elle est construite sur une butte de 75 m sur 75. C'est le plus grand monument en argile dans le monde.

6.2. La Population d'Aujourd'hui

IV. **POPULATION ET ACTIVITES DANS LA VILLE DE DJENNE**

Djenné est une ville dont la population s'accroît lentement. Cette population pratique essentiellement des activités primaires et tertiaires.

A. La lente croissance de la population de la ville :

Les principaux groupes ethniques composant la population de Djenné sont les bozo, les peulh, les bambara, les sonraï .

6.1. Aménagements Récents

A. L'image actuelle de la ville

Ces aménagements pour l'essentiel, ont vu le jour entre 1952 et 1971. Durant cette période, Djenné a acquis son image actuelle. L'événement le plus important pendant la période considérée a été incontestablement l'indépendance du Mali. Après cet événement, le campement Français fut abandonné et divisé en un certain nombre de parcelles où furent édifiés de nouveaux bâtiments publics. Du coup, le coeur de la ville reçut une nouvelle organisation spatiale adaptée aux temps modernes. Une structure séparait encore le domaine laïc et le domaine religieux. Dans cette structure des boutiques, des habitations et le marché furent installés. Suite à ces développements, le centre de Djenné reçut son aspect actuel.

Autre changement intervenu dans les années cinquante et soixante, c'est l'extension planifiée de la ville. Exemple : le quartier de Djoboro fut fortement agrandi. En conséquence le besoin d'espace à bâtir se fit sentir. Pour trouver du terrain, on eut recours aux parcelles des abords de la ville. La sécheresse, la baisse des eaux qu'elle entraîna, favorisèrent cette situation en libérant des terrains pour les constructions.

Dans la période 1971-1973, intervint un autre changement : à l'ouest de Yoboukaï na, le terrain presque encore vierge du bas-fonds fut loti, créant une extension du quartier de Kanafa.

Désormais, les facteurs comme les relations ethniques et les liens familiaux, présents dans l'ancien tissu sont absents. Les différentes familles et ethnies virent mélangées. De ces aménagements récents, il en résulte ce que l'on peut appeler une bipartition de la ville, on note des différences notoires.

Dans la partie située à l'Est du marché, nous avons des ruelles étroites, des maisons à deux étages. Ce sont des maisons de "qualité", des maisons bien entretenues, reflétant la prospérité des habitants.

Dans la partie Ouest comprenant Djoboro et Yoboukaï na, les rues sont plus larges et la hauteur des maisons ni est pas toujours la même (variant de 1 à 2 étages). Ce sont les quartiers pauvres de la ville.

Certainement à ce qui s'était passé pendant la période coloniale, lors de ces aménagements récents, on a tenu compte de l'évacuation des eaux, de l'environnement naturel et des bâtiments déjà existants.

B. Les principaux endroits :

1. Le centre ville :

Il s'agit du grand marché. C'est un espace de 400 m sur 100 m. Il s'étend de l'hôtel Campement au nord jusqu'au quartier Djoboro au sud de l'école à l'est, jusqu'à la mosquée à l'ouest. Ce centre ville comprend trois parties :

a) La place du marché

Elle est constituée de bâtiments et d'espaces. Les bâtiments sont : la mosquée, les maisons de commerce et magasins de luxe, le marché quotidien.

Des arbres délimitent un espace triangulaire à l'intérieur de l'espace clos où se déroulent diverses activités comme le marché hebdomadaire, le stationnement taxis.

Cette place du marché est aussi un lieu de festivités, en particulier lorsque la population célèbre le crépissage de la mosquée.

b) La place de la ville

Pendant la période coloniale, Djenné a connu une grande extension et même un bouleversement dans le processus urbain.

A. Les différentes phases de cette évolution :

On distingue deux phases essentielles dans l'évolution de la ville de Djenné pendant la période coloniale.

1. Jusqu'en 1946

Dès 1921, les remparts de la ville avaient déjà disparus, la ville dont deux parties essentielles (l'Est et l'Ouest) étaient séparées par un centre ville, se termina vers le Nord par un campement construit par la colonisation.

Depuis 1907, la mosquée actuelle avait été construite sur les restes de l'ancienne mosquée tombée en ruine. Là où se trouvait jadis la mosquée de Cheikou Amadou, une école fut construite. De 1920 à 1930, la croissance de la ville fut lente.

2. De 1946 à 1952

Après 1946, on assiste à un bouleversement dans le processus du développement urbain. En six ans, la ville connut un certain nombre d'extensions. Le caractère spontané de la croissance urbaine fut place à une approche planifiée grâce à l'intervention des français. Cela est nettement perceptible dans le quartier Bambana. Le lotissement linéaire apparut. L'orientation des entrées vers le Nord est un fait important pendant cette période tout comme la création de nouvelles extensions à Djoboro-Ouest et à Yoboukaï na. La ville gardait cependant certains traits traditionnels.

B. La persistance de certains traits traditionnels pendant la période coloniale

Elle était perceptible aussi bien dans la morphologie urbaine que dans les quartiers.

1. Dans les quartiers

A Djenné, la notion de quartier date de l'époque où la communauté était constituée de communautés ethniques plus ou moins fermées. Les notions telles la famille étendue, les monopoles professionnels, les castes ou l'esclavage étaient déterminantes pour le fonctionnement social.

Les familles étendues jouaient un rôle important. Elle étaient à la base de la constitution ethnique plus ou moins homogène des quartiers.

Pendant la période coloniale, les quartiers de Djenné avaient pour la plupart conservé ces traits traditionnels.

2. Dans le tissu urbain ancien

Structures compactes, ruelles étroites bordées de hautes maisons agencées autour de petites cours intérieures, telles sont les caractéristiques de la ville de Djenné pendant la période coloniale, tout au moins dans le tissu urbain ancien.

Dans ce tissu urbain les petites places ressemblent à des veines taillées dans la masse homogène de la ville. De caractère labyrinthique et capricieux, ces veines forment des structures qui apparemment ne semblent pas dérivées des méthodes de planification urbaine rationnelle. On les appelle des structures prérationnelles.

5.3. La Politique des Partis après l'Indépendance

VI. De l'Indépendance: de la Première à la Troisième République

Interview avec Bassi (Hasey) Maiga, chef de village. Selon lui, les Wangara sont des Marka (des Sarakkolle de l'Est), et commerçants. Ils vivent dans le quartier Konofia, représentés par les Traore, Diabate (mais pas par les Coulibaly, Cisse ou autres). Les Maiga sont les chefs de village dans la 8^e génération (env. depuis 1819, le début de l'empire Peul du Macina), ils ont été les guides des Français jusqu'à Timbouctou: Bassoumaila Maiga, un grand frère du grand père de l'actuel chef, vivait au temps de Sekou Amadou et était le premier des huit chefs, avant l'Almamy Siaka Traore; Ba Hassi commandait au temps d'al Haj Oumar. Asseye Ahmadou Maiga, son grand père mourut en 1906, Shekou Asseye Maiga, son père, accompagna les Français à Tombouctou et fut décoré par le Ministère des Colonies en récompense de son aide dans la conquête.

Selon Monteil, le Colonel Archinard envoya - par la personne interposée de l'Almamy Tera de San - une lettre au chef de Djenné avec l'ordre de se rendre. Mais la lettre parvint d'abord à l'Almamy du Pondori, Moussa, qui était déjà un allié de Tidjani et essaya donc d'inciter les Djennénke à résister à travers les rimaibé du Mourari. Mais Archinard apparut le 11 avril 1893 devant la ville qui se rendit (Archinard, Journal de marche et des opérations de la colonne Bonnier sur Tombouctou, Archives de France). Le vieil Amadou Alfa Abdoulay Cissé, chef des Peulh, rencontra le Colonel au nom des Peulh et des Djennénké. Monteil raconte que le chef de village Hasey se cacha, et les Français considèrent donc Cissé le vrai chef de village. Quand il mourut il désigna Amadou Kisso Cissé, qui était marié à sa fille, chef de la ville et du quartier Peul (Yoboukaina). Mais Hasey sut se rendre indispensable au commandant de cercle et tint Amadou Kisso à l'écart et transmit le commandement à son fils Cheikou Hasey en 1906.

En tout cas, deux ans plus tard, le Col. Archinard installa Aguibou, alors son premier conseiller, qui s'était « lié d'amitié à Archinard » (selon certaines sources) en « roi du Macina » : mais en tant que roi du Dinguiraye il avait beaucoup aidé les Français en coupant les routes d'approvisionnement en poudre et armes à Samori qui passaient par la Sierra Léone. Archinard avait (sous ordres) l'objectif d'anéantir les états d'Al Haj Oumar et poursuivit Amadou (de Nioro en 1891, à Djenné en 1893) jusqu'à Bandiagara qui tomba aux mains de l'armée coloniale française le 29 avril 1893. Le 1 mai la population fut permise de se réinstaller dans le village, partiellement détruit. La famille royale, les dignitaires et l'armée sous le commando d'Almamy Ifra Ciré avait fui vers Douentza, ensuite vers Hombori, ensuite chez les Peul Djelgoji à Aribinda et Dori et Say dans le pays Djerma (le Gourma). Amadou franchit le Niger en début de 1895 et vécut près des parents de sa mère (fille d'Ousman dan Fodio) au Hausa, jusqu'à sa mort à Sokoto en 1908. Malgré sa fuite, les adversaires d'Aguibou restèrent nombreux à Bandiagara parmi les partisans de Tijani.

Aguibou, le 6^e fils d'Al Haj Omar, et depuis 1885 nommé roi du Dinguiraye, fut nommé par décret « roi du Macina » (d'un Macina fort réduit allant du Seno jusqu'au Pignari et à Mopti (le 4 mai 1893). Aguibou qui avait passé son enfance à Bandiagara avec Tidjani, épousa une fille du clan des fondateurs de Bandiagara, Girama Tembéli (la tante paternelle du chef du 6^e quartier actuel, et la soeur de Mané Girama) qui avait élevé Aguibou dans les années 1870. Invité en 1899 en France pour recevoir l'ordre de Chevalier de la Légion d'Honneur (accompagné par son neveu Mountaga Tall de Ségou dont la dépouille fut retransmise au Mali en 1995) il fut néanmoins destitué en 1902.

V L'Etablissement du Gouvernement Colonial

5.1. Djenné sous le gouvernement militaire (1893-1903)

La période du gouvernement militaire dura de la campagne d'Archinard en 1893 à l'année 1903. Durant ces dix années l'autorité nominelle fut celle du roi du Macina, Aguibou Tall. En 1902, le gouvernement Français décida de le destituer et ainsi remplacer le 'gouvernement indirect' par le 'gouvernement direct', par des administrateurs civils Français appuyés par des garnisons militaires. Djenné fut le premier cercle avant Bandiagara en 1905 et Mopti en 1912.

5.2. Les Cantons et la chefferie dans le Cercle

II. L'EVOLUTION DE LA VILLE DE DJENNE PENDANT LA PERIODE COLONIALE

mais une armée sous Ntiéni Bekkay et commandée par Seydiy Cheikou l'oblige de battre en retraite jusqu'au Konari. Il se rend à Béré

Les grands succès de Tidjani furent la soumission des Peul après le décès de Ba-Lobbo en 1880 et la victoire sur Cheikh Ahmed El Bekkay à Sarédina, où ce dernier fut tué. En 1887, le lieutenant de vaissau Caron visita Tidjani à Bandiagara pour demander l'accès à Djenné et la route pour Tombouctou que Tidjani refusa à donner.

Tidjani avait fait tous ses efforts pour organiser ses Etats. Il les avait divisé en provinces à la tête de chacune desquelles était placé un amirou ou gouverneur. Les divers amirou résidaient d'ordinaire à Bandiagara, auprès du roi, mais effectuaient des tournées dans leurs districts respectifs en vue de percevoir l'impôt. L'armée comprenait quatre corps, dont les deux premiers étaient composés de Toucouleurs, le troisième était formé des esclaves du roi et le quatrième de Banmana enrôlés qu'on appelait sofa (qui furent installés à Goundaka, parmi eux la famille de Djejdje Camara, bourreau et exécuteur) » (Menvielle, 1915).

Quand il mourut en 1887 il fut succédé par Tapsirou (1887-88) et Mounirou (1888-91), fils d'Al Haj Omar. Mounirou continua la campagne de Tidjani et attaqua les Kounta à Djenné. Au cours de la bataille de Moura, en 1889, Abidin, fils du Cheikh Ahmed El Bekkay, fut tué, huit ans après son père.

4.9. Djenné sous les Toucouleur (1863 et 1889-1893)

Djenné fut d'abord détruite par el Hadj Omar et, suite à la réaction des Peul du Macina, coincée entre Cheikou Amadou au Sud et Tidjani au nord-est. Elle se rallia à ceux qui contrôlèrent le fleuve, Ba-Lobbo et aux Bekkay (Kounta) de Tombouctou.

Quand Amadou Amadou, le fils aîné d'Al Haj Oumar, qui regna alors à Ségou fut chassé de sa résidence par les troupes Françaises, et chercha refuge à Bandiagara, Mounirou fut obligé d'abdiquer en sa faveur (1891). Selon Menvielle, « Lorsque la nouvelle de son arrivée à Djenné fut connue à Bandiagara, Mounirou songea d'abord à s'opposer par la force à ce frère aîné qui venait pour le déposséder. Mais les Toucouleurs ayant désapprouvé cette lutte et s'étant déclarés pour Amadou, Mounirou par honte voulut se faire sauter sur un tonneau de poudre. Ses conseillers détournèrent de ce projet, lui exposant que s'ils reconnaissaient à Amadou dépossédé de ses états le droit de commander au Macina; comme étant le fils aîné d'El Hadj Omar, ils s'opposeraient à ce qu'il fit aucun mal à son frère qui conserverait tous ses biens personnels... Mounirou se laissa persuader et se rendit avec les Toucouleurs ... Conformément à la promesse qui lui en avait été faite, Mounirou conservait ses biens personnels, mais il mourut peu de temps après l'arrivée d'Amadou. » Selon certaines sources de Bandiagara, ceci amena une nouvelle friction au sein des deux partis, entre les partisans de Amadou, le fils aîné d'El Hadj Omar, et ceux de Mounirou. Fait étrange de plus, Mounirou ne serait pas enterré au cimetière des rois près de la mosquée dans l'enceinte du palais et serait mort d'une mort violente.

Après le décès de Ba-Lobbo en 1880 et la victoire sur Cheikh Ahmed El Bekkay à Sarédina, où ce dernier fut tué, Tidjani réussit la soumission des Peul du Macina.

En 1887, le lieutenant de vaissau Caron visita Tidjani à Bandiagara pour lui demander l'accès à Djenné et la route pour Tombouctou que Tidjani refusa à donner (bien qu'il ne la contrôla guère) Quand Tidjani mourut en 1887 il fut succédé par Tapsirou (1887-88) et Mounirou (1888-91), fils d'Al Haj Omar. Mounirou continua les campagnes de Tidjani et attaqua les Kounta à Djenné. Au cours de la bataille de Moura, en 1889, Abidin, fils du Cheikh Ahmed El Bekkay, fut tué, et il semble que jusqu'à l'arrivée des Français en 1893 Djenné paya le tribut à Bandiagara, sans jamais être directement subjuguée.

4.10. Avant la Colonisation

A partir de 1584 le sultan marocain réclamait les revenus de la mine de sel de Trhaza, qui fut occupé en 1585. en 1590 il envoya une colonne sous le pasha Jawdar qui tomba sur le Niger à l'est de Bamba (15/3/1591) et battit l'askia Gao à Tondibi (12/4) et occupa Gao et Tombouctou (30/5).

Alors que le sultan marocain reçut les offres de paix de l'askia il prépara la destruction définitive de Gao. Les Touareg, Peuls et Dyogoramé offrent la résistance et tentent à reprendre Tombouctou. Les commerçants Sahariens de la ville de Djénné (les Souna) déterminèrent les notables locaux à prêter serment au sultan. Le caïd el Mami à Tombouctou envoya un sergent pour recevoir ce serment mais celui-ci trouva Djénné en deuil car le Djenne-were Abou Bekr venait de mourir. On apprend alors que les deux officiers principaux du chef, le Chimay et Takuru, écrivirent aux notables, juristes et commerçants de Tombouctou en promettant le serment. Les caïds el Mami et Mostafa et Torki envoyèrent alors le raï s Abd el Malik. Celui débarassa Djénné des bandes de pillards sous un certain Bangouna Kandé et installa Ismaï l comme nouveau chef de Djénné.

Le gouvernement du petit état de Djénné au début de la période marocaine consiste alors de deux partis: une loyale aux Askia et l'autre s'alignant aux nouveaux pouvoirs. En dehors de l'élément indigène, surtout Bozo, l'élément étranger était fortement représenté: les Arabes des oasis, der Berbères, tous appelés par le terme Souna. Il était représenté par des lettrés juristes musulmans avec à leur tête le caïd. Le représentant Songhay, le modyo, fut remplacé par un marocain qui dépendait directement du Sultan, bien que la population Sonrhay constituait encore un fort élément. L'intérêt principal des Souna était la sécurité de leurs biens commerciaux et le contrôle du commerce Africain.

A la tête des éléments Africains, le Djénné wère était chargé de la sécurité de la cité et des marchés, de la police et de la garantie du libre accès: à l'ouest, 12 corps d'armée défendaient l'entrée de la ville et également 12 corps à l'est; seulement le Nord n'était pas gardé mais restait le domaine des Peuls du Macina. L'élément noir avait également ses musulmans lettrés, en provenance du Ghana, de Tombouctou ou du Sénégal; ils étaient désignés par Wakoré (en Sonrhay) ou Wangara (en Soninke). Commerçants ils furent souvent aussi conseillers dans les affaires de la ville. Le Djénné-wère était choisi par un groupe d'électeurs des principaux quartiers et n'agissait que sur le conseil de ceux-ci, les gens de caste et esclaves, et les notables des quartiers.

4.7. Djénné sous les Bambara (1650-1750)

4.8. Djénné sous les Peul du Macina (1760-1863)

Le rôle de Djénné dans la Dina était ambiguë:

elle était coincée entre l'ancien royaume Peulh du Macina, les Kounta de Tombouctou et les nouveaux maîtres toucouleurs d' Al Hadj Oumar Tall, venu du Haut Sénégal par la Haute Guinée, contre les infidèles Bambara, qui finit en 1861 avec la prise de Ségou, et contre les Peul (Fulani) du Macina qui furent en 1863 chassés de leur capitale Hamdallaye rencontra une résistance féroce. L'oncle du dernier roi Peul du Macina, Ba Lobbo, (frère de Cheikou Amadou) avec ses alliés de Tombouctou, les Kounta sous Cheikh El Bekkay, assiégèrent le prophète Al Haj Omar dans sa propre capitale nouvellement conquise (du 20 Mai 1863 au 8 Févr. 1864).

Ensuite Tidiani s'attaqua à la colonne des Peulh sous Ba Lobbo et les mit en fuite. Sidia et Ba Lobbo se retrouvèrent dans le Konnari, mais Tidiani les poursuivit vigoureusement et leur livra deux combats, à Dongori et à Fatoma, où il les anéantit: Sidia traversa le Niger à Mopti et se réfugia dans le Macina, dans la capitale des Bekkay à Tenenkou et Ba Lobbo franchit le Bani pour séjourner dans le Sébéré.

Tidjani lutta pendant 20 ans pour venger la mort de son oncle auprès des Kounta et Peulh et peu à peu reconquit toutes les provinces de l'ancien royaume du Macina, sauf Djénné, toujours un lieu des partisans de Ba Lobbo; (en 1891 seulement que son neveu Mounirou accomplit l'anéantissement des Kounta et des Peulh du Macina). Après les premiers combats Tidiani se dirigea vers le Guimbala,

nombre de Wakoré paï ens des villes du Ghana vers les villes de la moyenne vallée, où ils s'établirent sous la protection du roi du Mali qui était paï en jusqu'en 1250 (Mari Jata).

Au retour de Mansa Mousa de son pèlerinage en 1326, le chef de Djenné est réputé d'avoir assailli et pillé les pirogues en amont de Tombouctou près de Koumi, et se déclare revolté contre le Malli-koï mais relacha les chérifs Koreï chi pris dans l'assaut. Le pays de Djenné s'étendit en cette période jusqu'au lac Débo.

On voit que Djenné vécut du transport fluvial et assura ainsi sa prospérité: les bozo étaient les constructeurs de pirogues, bateliers, chargeurs, pilotes et navigateurs. Ils avaient donc un certain monopole sur le commerce ainsi que sur l'échange religieux. Avec l'Islam l'interprétation et l'administration législative devint une nécessité et les cadis et juristes étrangers (Maghrebins et Egyptiens) affluaient au Mali en tant que juges et conseillers des rois en loi coranique.

"Auparavant le centre commercial était à Biro (Oualata); on y voyait affluer les caravanes de tous les pays et des grands savants, de pieux personnages des gens riches de toute race et de tout pays s'y fixèrent; il y en avait de l'Egypte, de Audjela, du Fezzân, de Ghadames, du Touat, du Dra, du Tafilalet, de Fez, de Bitou etc..(37)."

Le Tarikh es Sudan spécifie "Djenné est un des grands marchés du monde Musulman. Là les commerçants de sel venant des mines de Teghaza et ceux qui apportent l'or des mines de Bitou se rencontrent. Ces deux mines miraculeuses n'ont pas leur égal dans l'univers entier. Tout qui s'y rend pour commercer trouve un grand profit et des grandes fortunes que Dieu seul saura évaluer. » (22) Les transactions commerciales et financières entre étrangers et indigènes amenèrent le développement des lois contractuelles et agrandirent la communauté étrangère de la ville, surtout des juristes et lettrés religieux. Une administration juridique s'établit à côté du gouvernement indigène de la ville.

4.5. Djenné sous les Songhway (1468-1591)

Songhway avancèrent sur la rive gauche vers la capitale du Mali qu'ils enlevèrent au Mansa en 1425. Le sonni Ali, lui-même originaire du Fouta Toro du clan des Sylla, prétendit ses droits sur Djenné et prépara sa conquête. Pendant une saison le Djenné-were, dont les sous-chefs dans le Kounari, sur le Niger et sur le Bani avaient offert leur soumission, se replia sur la ville qu'il fit fortifier mais dut capituler par manque de vivres occasionnée par une blocade navale pendant la période de soudure.

Le sonni Ali épousa la veuve du Djenné-were défunt et la fit venir à sa rencontre devant la porte avant de s'installer dans la ville. Djenné fut essentiel pour l'approvisionnement de Tombouctou, enlevée aux rois du Mali depuis 1433 par les Touareg et prise en 1468 par les Songhway. Quelque temps plus tard, un des lieutenants du sonni Ali, un certain Mohammed Touré, s'empara du pouvoir à Gao et déposa le fils de sonni Ali, Abu Bekr, et prit le titre d'Askia, en 1493. Il fit le pèlerinage à la Mecque en 1498 et se convertit à l'Islam.

Comme le Djenné-were resta fidèle au Sonni Ali, le Askia Mohammed vint à Djenné, captura le Djenné-were et l'emprisonna jusqu'à sa mort. Les Songhway plaçaient un représentant - modyo - à la tête de la ville, un palefrenier-esclave El Amin, qui gouverna en leur nom. Les askia prirent progressivement le Gourma, le Tombo (le plateau de Bandiagara), le Mema et toute la vallée du Niger jusqu'à la capitale du Mali (située vers Diarafabé ou Niamina). L'askia Dawoud même faisait un raid sur la capitale en 1558 et au retour séjourna à Djenné où il faisait tuer son représentant (modyo) qui n'avait pu résister à la pénétration des Bambara au pays.

4.6. La période Marocaine

Depuis 1556 le sultan du Maroc tenta d'enlever les mines de sel de Trhaza aux Songhway qui se retirèrent et ouvrirent de nouvelles mines à Taoudenit. Depuis 1556 Djenné fut gouverné par un chef Abou Bekr, appelé Ouaibo Ali, dont nous savons qu'il avait fait un voyage au Maroc et qu'il avait épousé une fille de l'askia Daoud, Kassa. Il était donc lié à la dynastie régnante. L'askia Ishak II (1588-91) vint à Djenné et rencontra le juriste Mohammed Bagayogo qu'il nomma cadis de la ville compte tenu de ses qualités de justicier.

Ainsi se fondèrent les premiers quartiers, probablement Djoboro, Kanafa, Konofia, Seymany. Il est permis de croire que le gouvernement de la ville était entre les mains des bozo de Djoboro, chefs de terre, et les chefs de quartier des autres familles.

4.2. La période historique

Le but de cette section historique est de démontrer que Djenné est une ville millénaire, et comme centre commercial a toujours gardé son indépendance et un gouvernement autonome et un régime économique et fiscal spécial. Un gouvernement centralisé de Bamako devrait donner un statut particulier à cette ville. Pourtant, elle n'a même pas eu le statut de commune urbaine, alors que son importance économique est régionale et plus importante que celle d'autres communes urbaines.

Selon Es Sadi, *Tarikh es-Soudan* (édité par Houdas, Paris, Ernest Leroux, 1898)

Djenné fut fondée par les païens durant le 2^e siècle AH (vers 767), mais les fouilles archéologiques (McIntosh) ont démontré que le site fut occupé bien vers 400 avant notre ère.

4.3. Djenné sous le Ghana (1000 - 1250)

D'après Mahmoud el Kati (*Tarikh el Fetach*) Djenné fut fondée en tant que ville en 1043, probablement par des Soninké (Nono) du Ghana, et plus particulièrement par les Wakoré (commerçants) ; elle existait cependant bien avant cette époque comme village des riverains bozo. Les fondateurs Nono provenaient d'une branche de Dia, et le nouveau nom signifiait petit Dia (Dia-ni).

« En souvenir du village qu'ils abandonnaient les Bozo donnèrent à l'un des quartiers de la ville nouvelle le nom de Djoboro et l'on dit que le nom des Djenné proviendrait des Nono et, prononcés d'abord Djanna, voudrait dire 'le petit Dia', en mémoire de la métropole d'où provenaient les Nono. » (Monteil, *Monographie d'une ville soudanaise, Djenné*, 1932, 36).

L'histoire de Tapama est intimement liée à l'établissement de la nouvelle ville, car on apprend que plusieurs fois les maisons et murs de l'enceinte s'écroulèrent - rien de surprenant car le sol n'est que de l'argile qui est sous-craquelé par les eaux de crue. Alors les divins consultés firent connaître qu'un sacrifice humain était nécessaire et devait être enterré au mur d'enceinte. On choisit une vierge, la fille de Modi, bozo de la famille Kayentao, comme victime qui fut emmurée vivante dans l'enceinte - l'endroit aujourd'hui montré se trouve près du port de pirogues du quartier Kanafa - et qui adjura les Nono de bien traiter les Bozo.

4.4. Djenné sous le Mali (1251-1360)

D'après le *Tarikh es Soudan*, la ville ne fut jamais soumise avant la conquête Sonrhay, et subit 99 tentatives d'assaut par les rois du Mali sans être prise. Cependant, le *Tarikh el Fettach* raconte que « le Djenné-koï était un des serviteurs les plus humbles du Malli-koï et un de ses fonctionnaires les plus infimes. Il n'était admis qu'en présence de la femme du Malli-koï et c'est à elle qu'il versait l'impôt de la région de Djenné. » Les deux constats ne sont pas nécessairement contradictoires: Djenné acheta sa liberté commerciale par un tribut à un prince territorial. Beaucoup de villes commerciales dans le Moyen Âge et dans la Renaissance préférèrent payer au lieu de perdre leur indépendance. D'autre part, la conclusion du *Fettach* que le chef de Djenné n'était qu'un infime serviteur du Mali mansa parce qu'il était seulement admis en présence de la femme du mansa est-elle justifiée, car Ibn Battuta nous renseigne: « It came about in the days of my stay in Malli that the sultan was angry with his senior wife, the daughter of his paternal uncle, who was called Qasa which signifies the queen among them. The queen is his partner in the kingship, following the custom of the blacks. Her name is mentioned with his on the pulpit » (Said Hamdun and Noel King, *Ibn Battuta in Black Africa* Rex Collings, London, 1975 *The West African Journey*, p.45, 753 à 754 A.H. 1352-4).

Le *Tarikh es Sudan* dit que le chef Kounboro se convertit à l'Islam vers la fin du VI^e AH (vers 1300). (Mais il est permis de penser que la conversion du Ghana à l'Islam vers 1080 amena un grand

Une version du Tarikh es Soudan, appartenant à l'amirou de Douentza dit de ces Sanhadja porteurs de tresses du Macina: "des cordonniers tannant le cuir et qui s'appelaient Guirga et ressemblaient à des Maures."

Par Guirga et plus exactement Guiriga on désigne en soninké des individus plus ou moins métissés, des 'rouges' (guiré); par 'rouges', les noirs désignent tous ceux qui ne sont pas nègres: arabes, berbères, maures, peuls et les métis des uns et des autres.

"Les Nono étaient des Sanhadja dits Guirga... Les Soninké dits aussi Wakoré, Sarakolé, Marka sont également des Guirga. Le mot Azer ou Adjer n'est qu'une forme berbère désignant les Guirga de Dia qui étaient aussi des Nono" p.31 "

La tradition rapporte en effet, que les gens de Nono sont venus du nord, du Sahel par Bassikounou. Arrivés à Dioura, une scission se produisit: sous le commandement d'une femme nommée Fatma Diara certains de ces Nono vinrent à Killa et Kossala: plus tard ceux de Killa gagnèrent Koubay, où les Niafogou actuels prétendent être les descendants de Fatma Diara. Les autres dissidents de Dioura, ayant pour chef le frère de Fatma, vinrent à Nono, puis à Dia-kolo et enfin fondèrent Dia, métropole célèbre d'où sont parties des colonies fameuses telles que: Sansanding qui reçut de Dia les familles Khoma, Sissé, Bérétyé, Diabi, Koné; Diakha-sur-Bafing (Haut Senegal), cité considérable qui était formée par la réunion de dix villages dont sont sortis tous les Diakhanké de l'ouest (Haut-Sénégal, Gambie, Guinée); d'autres dans le Djimbala, le Bara, le Fitouka avec dans cette dernière région, un nouveau village de Nono ou Nounou, près de Niafouké. Vers le sud, une de ces migrations de Dia fonda Djénné... p.32

Ainsi à Djoboro, village de Bozo dont l'emplacement est peu éloigné du village actuel de Pérou, une fraction de Nono, commandée par un certain Namakéni s'imposa et fonda là la première Djénné. Il y a eu, en effet, deux Djénné comme le remarque en ces termes, le Tarikh es Soudan: "A l'origine la ville (de Djénné) avait été bâtie à Djoboro. Plus tard on la déplaça pour la transporter au lieu où elle se trouve actuellement. L'ancienne ville était située près de la ville moderne dans la direction du sud."

"Nous pensons que les Guiriga qui se sont enfoncés dans le Soudan ont agi sous l'impulsion des événements dont le Sahel a été le théâtre... Les guerres qui dévastèrent le Sahel entraînèrent des exodes des Guiriga. Ces Guiriga de race ou d'adoption, voués au commerce, ce sont les Wangara du Mali, les Wakoré des Songhay, les Marka des Bambara, les Mallankobé des Macina, ce sont les Nono dont il est ici question. Il résulte d'Edrissi que les Wangara possédaient des villes riches et nombreuses dans la vallée du Niger et que notamment Tireka en était une. Or Tireka dont l'emplacement a été retrouvé à 35 kilomètres environ dans l'est de Tombouctou, Tireka était, d'après le Tarikh es Soudan peuplée de Sanhadja commerçants et périclita au fur et à mesure de la prospérité de Tombouctou.

La manière d'agir de ces Guiriga n'a pas varié à travers les siècles: ces commerçants s'implantent dans les villages des autochtones où, grâce à leurs richesses et à leur habileté, ils exercent une véritable domination économique sur les autorités locales qu'ils finissent par évincer politiquement quand et comme ils le jugent bon. Ce fut la genèse de Djénné ...

Les Nono étaient en effet, paï ens, comme les Bozo; or les paï ens ne s'établissent pas en un lieu sans des précautions préalables; ils pensent que la terre n'appartient pas à l'homme, mais bien que chaque lieu a son génie propriétaire que l'homme doit découvrir pour en obtenir la jouissance de la terre, moyennant le culte voulu par le génie... C'est pourquoi les Nono ne pouvaient se passer des Bozo.

Le nouvel emplacement choisi était un plateau coupé en quatre par deux marigots qui se croisaient; un Bozo avait, là un certain endroit d'usufruit en tant que serviteur d'un génie du lieu. L'endroit où il barrait le marigot pour la pêche est demeuré connu sous l'appellation de "dabugal soria", "la porte du Bozo". Suivant la tradition que nous a rapportée Ousman Kontao, chef des Bozo de Djénné, le lieu, choisi pour y installer la nouvelle ville, dépendait de six génies nommés....

3.4. Population Actuelle

Nbre.de Familles : 1674 (d'après le Recensement Administratif 1994/95)
 Nbre. de Menages: 2305 (d'après le Recensement Général de 1987-90)
 Population totale env.12500
 Population Fiscale

Quartier	Secteur	Nbre de Familles
1. Sankoré		320
2. Kouyétindé		400
3. Alkasba		126
4. Farmantala		79
5. Konofia		135
6. Kanafa		113
7. Yoboucaina		181
8. Djoboro		144
9. Seymani		76
10. Samsey		100
		1674

IV. LA PERIODE PRE-COLONIALE

4.1. L'IMPLANTATION DU PEUPEMENT

La tradition du Pondo affirme que les Bozo sont les plus anciens habitants connus du podo et qu'ils sont connus comme y ayant vécu, en divers points, dans des demeures souterraines. Cette tradition nous dit que tous les Bozo de Pondo de Djénné proviendraient des occupants de deux de ces demeures souterraines ou "trous": le trou de Dia-kolo et le trou de Wotaka; en ce dernier point on montrerait encore la pierre qui servait à fermer le trou.

p.30 ..."aux Bozo se superposèrent en premier lieu les gens de Nono (Nono-nkobe, des Peuls du Macina) que nous appellerons ici, les Nono (2. Nono est un village au sud-ouest de Dia). D'après l'auteur du Tarikh es Soudan, Es Sadi, ces Nono étaient des Sanhadja : Delafosse pense qu'es Sadi s'est trompé en les qualifiant ainsi. Nous ne partageons pas l'opinion de Delafosse. Le mot Sanhadja, dans le Tarikh es Sudan a deux acceptations différentes: d'une part il désigne des Sanhadja proprement dits de Chinguit, de Tombouctou, de Takeda (voir T.es Soudan tr.fr. p.37-38-42-43-60-62-65-66-67) et, d'autre part, des Sanhadja dits porteurs de tresses. Qui sont ces derniers?

- évaluation de leur impact sur l'administration actuelle des affaires de la ville
- évaluation de leur influence sur les élections et la décentralisation à venir.

III. LA RÉGION GÉOGRAPHIQUE DE DJENNÉ

3.1. Géologie et Morphologie

A l'origine de Djenné est un togué de la plaine d'inondation du Bani son bassin des particules sableux et limoneux et déposés comme alluvions. Cette plaine d'inondation inter-fluviale entre le Bani et le Niger, appelé Banidougou ou Bendougou au temps passé, avec ses monticules habités et les cuvettes et canaux d'inondation qui absorbent les eaux des crues des deux fleuves, constitue l'habitat naturel de Djenné et de son environnement, le Pondori. La région de Djenné est limitrophe au Sud avec le Kalabougou et ses centres de Say et Sarro, et au Nord avec le Fakala et sa capitale Sofara.

3.2. Régime climatique et végétatif

Les formations végétales du plateau rangent de la steppe épineuse sur les glacis érodés ou rochers du bas-plateau à la savane boisée au secteur sud, entre Bandiagara et Wo, jusqu'aux parcs arborés de Borassus, Acacia albida Lannéa acida dans les vallées cultivées.

Notons que le plateau constitue un espace de transition entre les deux plaines, la plaine d'inondation du Niger et la plaine sableuse (seno) du Gondo, qui, par leur nature herbacée, sont l'habitat des herbivores, sauvages ou domestiqués. Du point de vue végétatif, la plateau donne peu d'occasion à l'élevage de bovins ou ovins, seules les chèvres subsistent de la végétation arbustive. Malgré cela les pasteurs Peulh traversent le plateau pour la transhumance vers le bourgou (en décembre) ou vers le Séno en (juillet) en utilisant les deux routes de Somadugu-Wo-Garu vers Bankass, soit la route de Goundaka-Bandiagara.

Les nombreuses crévasses et vallées peuvent cependant héberger une faune sauvage, et la légende de fondation de Bandiagara indique la présence d'éléphants il n'y a même pas deux cent ans.

3.3. Anthropologie

L'appellation « Djennenké » dissimule une variété de groupes ayant des traditions-ethno-historiques différentes et dont certains sont apparentés aux occupants du Delta intérieur du Niger, d'autres aux immigrants venus de la vallée du Niger (Songhrai) ou des zones exondées (Bambara, Dogon, Marka). Les auteurs Arabes nous parlent de la race des 'Rouges' (Nono) qui est à l'origine de la population de Djenné, une race descendante des Senhaja qui conquièrent le Ghana historique au Xiè (voir ci-dessous). Ces Nononké s'installèrent dans les principales villes du fleuve et de la zone lacustre (Tombouctou, Diré, Niafouké, Youvarou, Dia) et paraît-il furent à l'origine de la croissance de Djenné d'un village Bozo en ville multi-raciale.

II. JUSTIFICATION DE L'ETUDE

L'objectif central de cette étude est de déterminer les caractères particuliers, positifs et négatifs, des centres urbains Maliens, de leurs structures et autorités socio-politiques traditionnelles, leur mode spécifique d'auto-gestion, pour identifier leur impact non seulement sur leur propre gouvernement mais aussi sur celui du pays environnant afin de tirer des leçons pour la décentralisation et la gestion de notre démocratie.

4

Djenné est avec Ti-n-buktu une des plus anciennes agglomérations urbaines du Mali. Elle est à la fois centre d'un pays rural environnant, le Pondori et d'une partie du Macina, et port fluvial autonome. Elle a donc développé une civilisation et culture urbaine mais aussi des structures politiques qui ressemblent aux constitutions républicaines urbaines de beaucoup de cités portuaires dans le monde. Mais d'autre part, ses institutions et structures sont encore liées aux petites territorialités de son environnement rural.

Pour cette raison Djenné est d'un intérêt particulier pour ceux qui étudient les structures urbaines traditionnelles et leurs autorités politiques. Le partage du pouvoir entre plusieurs familles et la cristallisation de différentes positions de « chef » est une des caractéristiques des villes antiques et en ceci Djenné ne diffère guère des Rome ou d'Athènes de l'antiquité: gouvernement par les patriciens.

2.1. OBJECTIFS DE L'ETUDE

Ils se résument à

- connaître les structures sociales et politiques traditionnelles de la ville de Djenné et les rôles qu'elles ont joués dans la vie politique et au développement économique de la ville;
- estimer l'impact de la gestion traditionnelle sur l'avenir de la commune et ses effets éventuels sur une auto-gestion décentralisée.

2.2. METHODOLOGIE

2.2.1. Elle comprend l'étude de la documentation existante, entr'autres les tarikhs, les monographies de date récente et les archives communales

- aux Archives Nationales à Koulouba, des archives coloniales sur la justice pénale et civile dans le Cercle (en 1911), et sur des monographies du Cercle;
- aux Archives d'Outre-Mer à Aix des mémoires géographiques, historiques et politiques des commandants militaires et civils postés au cercle (1893-1914)
- au Cercle des Archives, notamment des fichiers cantonaux

2.2.2 En second lieu, il fut nécessaire de mener

- des enquêtes sur le terrain auprès des représentants des structures traditionnelles et modernes (notables, religieux, anciens Maires, castés, élus, etc);

2.3. RESULTATS ATTENDUS

Les résultats attendus sont les suivants:

- connaissance des différentes structures et autorités traditionnelles sur la vie socio-politique pré-coloniale et post-coloniale de la ville et du Cercle;

I Introduction

L'oeuvre de décentralisation administrative est sans doute l'une des entreprises majeures du Mali démocratique. Responsabiliser les populations, les amener à prendre en main leur destinée pour le développement économique social et culturel, est l'objectif essentiel assigné à cette décentralisation, comme le stipule la Loi N° 93-008 du 29 Janvier 1993, déterminant les conditions de la libre administration des collectivités territoriales.

Dans un pays de civilisation et d'institutions politiques millénaires, il est indispensable de tenir compte des structures traditionnelles d'urbanisme et gestion collective qui ont permis aux populations de gérer leurs affaires communales dans le passé et présent.

La connaissance des structures traditionnelles de ces centres urbains et les relations qu'ils ont entretenues avec d'autres pouvoirs politiques, les rôles qu'ils ont joués dans le développement économique, est un capital important pour éclairer les décisions en matière de décentralisation. Les centres religieux, les carrefours commerciaux, les cités administratives, toutes ont une signification sociale et économique pour la commune même et pour leur arrière-pays. Ils peuvent être vues comme pôles de développement dont l'autonomie administrative et politique fut un instrument de développement souvent respecté par les grandes puissances territoriales en raison de la capacité économique et de la puissance spirituelle et intellectuelle investie dans ce noyau urbain (prenons seulement les exemples de Dia, Djenné ou de Tomboutou).

TABLE DES MATIERES

Titres	Pages
I Introduction	3
II Justification de l'Etude	4
III La Région Géographique de Djenné	
3.1. Géologie et Morphologie	5
3.2. Régime climatique et végétatif	
3.3. Anthropologie	5
3.4. Population Actuelle	6
IV La période pré-coloniale	6
4.2. La période historique	8
4.3. Djenné sous le Ghana (1000 - 1250)	
4.4. Djenné sous le Mali (1251-1360)	
4.5. Djenné sous les Songhway (1492-1591)	9
4.6. La période Marocaine	
4.7. Djenné sous les Bambara (1650-1750)	10
4.8. Djenné sous les Peul du Macina (1790-1863)	
4.9. Djenné sous les Toucouleur (1863 - 1899)	11
4.10. Avant la Colonisation	
V L'Etablissement du Gouvernement Colonial	12
5.1. Djenné sous le gouvernement militaire (1893-1903)	
5.2. Les Cantons et la chefferie dans le Cercle	
5.3. La Politique des Partis avant l'Indépendance	
VI. De l'Indépendance: de la Première à la Troisième République	
6.1. Aménagements Récents	
6.2. La Population d'Aujourd'hui	
VII. Les Structures Traditionnelles peuvent-elles influencer la décentralisation	
VIII Aperçu sur la Gestion de la Commune	
IX Conclusions et Recommandations	

REPUBLIQUE DU MALI
Un Peuple - Un But - Une Foi

**RELATIONS ENTRE STRUCTURES SOCIO-POLITIQUES
TRADITIONNELLES ET MODERNES DANS LA VILLE ET LE CERCLE
DE *DJENNE***

DEMOCRATISATION ET DECENTRALISATION

Janvier **1997**

Sous la Direction de

Andreas MASSING, Ph.D.